

UNE FABLE INCISIVE CONTRE LA DICTATURE RELIGIEUSE

2084 - La fin du monde de Boualem Sansal

Dans la région la plus aride, la plus isolée, la plus inaccessible de l'Abistan, le pays imaginaire décrit par Boualem Sansal, croupissent des centaines de tuberculeux «soignés» dans une ancienne forteresse datée de 1984 (1). Ils y vivent à l'écart de tout, sous l'œil bienveillant d'Abi, représentant-«délégué» de Yölah, le Tout-Puissant, au pouvoir depuis 2084 et fondateur du royaume.

Ati, le héros de ce roman mi-fable, mi-satire non déguisée de l'Islamisme radical entend en continu les versets du Livre Saint et voit sur tous les murs l'œil intrusif de Bigaye. L'année qu'il vient de passer dans les Hauts-plateaux (on imagine l'Himalaya) a vu sa santé s'améliorer, tandis qu'en parallèle, son esprit bouillonne d'incertitudes et de questionnements.

Il gamberge pendant ses insomnies et fait son miel des récits des pèlerins venus jusque-là pour trouver momentanément asile et nourriture. On chuchote pour ne pas être entendu des espions ; on évoque une FRONTIERE, une route interdite, des guerres saintes, des batailles, mais

aussi des lieux de pèlerinage répartis de manière aléatoire selon les désirs des puissants, dans les soixante provinces du pays : un monde limpide, parfait, où tout est réglé par Abi le représentant de Yölah d'un côté ; un monde de renégats, de mécréants minoritaires et relégués clandestinement

dans des ghettos, de l'autre. D'un côté des esprits chloroformés, de l'autre des résistants... Est-ce possible que cela existe ?

On l'aura compris, l'Abistan est un pays totalitaire qui asservit les masses, multiplie exécutions, assassinats, déportations, lapidations... Les enfants «éduqués» depuis le biberon ne peuvent devenir que des adultes formatés où toute velléité de déviance est impossible, où même la langue – l'abistanais –

réduite à des mots courts, sans syntaxe, ne peut exprimer le moindre ressenti, sauf la fidélité à Abi et la soumission à la Pensée Unique.

Le plat national consiste en une bouillie dans laquelle a été versé un sédatif hallucinogène. Le pays n'a pas d'histoire. Rien avant 2084.



Et pourtant, le héros, petit mouton comme des millions d'autres dans l'immense royaume ose avoir des pensées personnelles qu'il ressasse jusqu'à la nausée. Et s'il y avait autre chose ? Et si ? Et si ?... ce mot mal identifié qui sonne comme «dém», «démoc», «démon» existait ? Si la liberté existait au-delà de la Frontière, par-delà les cols et la montagne. Mais non, quelle folie ! Le pays d'Abi est Le Monde, rien n'existe en-dehors de l'Abistan...

Quand le bulletin de sortie arrive, avec la mention «à surveiller», c'est un homme presque guéri que l'on renvoie chez lui, à Qodsabad, la capitale. Plus de pensées troubles : le bonheur d'être ressuscité. Yölah est grand. Loué soit-Il...

Un an de voyage, d'errance de caravanes en caravanes, la rencontre improbable d'un archéologue qui aurait découvert les vestiges d'une civilisation brillante, antérieure à l'Abistan... Enfin chez lui ! On lui donne même un emploi au sein du système abistanien où il reprend son rôle de petit mouton obéissant. Quelle réinsertion réussie ! Yölah est grand (mais Abi exerce sa vigilance de chaque instant : Bigaye, espions, informateurs, délateurs sont partout).

Seulement, comme une maladie sournoise qui viendrait à nouveau grignoter la vie qui reprend, les doutes reviennent le tarauder : Et si... ? Et si... ? Voilà qu'il s'échauffe à nouveau et d'autant plus facilement qu'il s'est fait un ami, Koa. Les deux hommes veulent maintenant retrouver le mystérieux archéologue. De rencontres fortuites –le hasard fait toujours bien les choses en Abistan– en aventures picaresques où la fable rejoint le conte oriental, les deux compères (comparses ?), munis d'un laissez-passer bien authentifié vont devoir traverser les quartiers misérables, les dédales d'une capitale colossale de plusieurs

millions d'habitants, pour parvenir à la Cité de Dieu abritée derrière une muraille «aussi haute qu'une montagne». Là, se trouve le complexe gouvernemental dont les tours gigantesques atteignent les nuages et où s'affairent des dizaines de milliers de fonctionnaires, cloportes ne voyant jamais la lumière du jour et se déplaçant le long de souterrains ou grâce à des ascenseurs. «Surveillés» de près, malgré le sauf-conduit... Ati et Koa n'arriveront jamais à leur but...

Mystérieusement (encore !) et momentanément exfiltré par un Grand Dignitaire du pouvoir, Ati devenu orphelin suite à la disparition de son compagnon de route, va découvrir le monde des puissants, tout à l'opposé de la misère et de la soumission des masses. D'un côté le luxe, les parcs, les fleurs, les voitures rapides, les jets privés et même –suprême bonheur !– la Mer. De l'autre, la pauvreté et l'extrême dénuement, un monde minéral baignant dans la poussière.

Alors, ses certitudes se délitent peu à peu. Il comprend que les luttes fratricides, les complots, les coups d'état, les privilèges sont l'apanage du pouvoir et que le monde est fondé sur une vaste supercherie. L'oligarchie régnante entretient l'implosion prévisible et inéluctable du Système ; et même s'il y a, en son sein, un homme assez fou pour faire construire à son usage personnel un musée du XX^e siècle (!) –et c'est le mystérieux ange gardien du héros–, rien ne pourra sauver l'Abistan de la «fin du monde», une chute programmée depuis sa création en 2084.

Enfin décillé, Ati –dût-il en mourir– sait qu'il lui faut revenir à son grand et beau projet : retourner aux confins du royaume, par-delà cols et inaccessibles sommets enneigés, derrière la Frontière où se trouve «la partie manquante de la vie, la Liberté, la «Démoc». Il tente donc le voyage impossible et... chausse crampons et knickers d'alpiniste.

Boualem Sansal, écrivain algérien né en 1949, a bien du courage pour s'aventurer lui-même sur le terrain miné de la dénonciation de l'Islamisme radical, quelles qu'en soient les variantes. Son esprit libre et profondément humaniste fait entendre une voix singulière et impérieuse : Méfiez-vous ! Les autorités de son pays le tolèrent tout en le cassant professionnellement (il était professeur d'université). Lauréat de prestigieux prix littéraires récompensant ses immenses qualités servi par un français impeccable (nul n'est prophète en son pays !), il cherche à mettre en garde l'Occident contre un mal qu'il a du mal à nommer et qui met en péril nos démocraties. Déjà de nos jours. Mais que dire de 2084 ou d'après, dans cinq ou six générations, dans les siècles à venir ?

Et si trop de longueurs, de mots à peine travestis affaiblissent le texte (Bigaye, Mockbi (le recteur) mockba (la mosquée), burni (costume national), burniqab (pour les femmes) ; si le lecteur se perd dans les personnages secondaires affublés de noms de trois lettres ; s'il est lassé par les versets supposés du Grabul, le livre saint ; par les innombrables abréviations des instances du pouvoir, il est forcé de reconnaître la vigueur de la satire qui apparente l'auteur aux visionnaires historiques les plus emblématiques : Fritz Lang, dans son film «Metropolis» (1929) et sa description terrifiante d'une mégapole dont les souterrains sont habités de travailleurs/cloportes. Aldous Huxley et son roman «Le Meilleur des mondes» (1932) où il installe une dictature parfaite.

Ray Bradbury dans «Fahrenheit 451» de 1953 ; et Truffaut dans son film éponyme de 1966, qui se sont interrogés sur la survie spirituelle de l'humanité : des lecteurs rebelles vivant dans des ghettos semblables à celui où va s'aventurer Ati, apprennent par cœur les grandes œuvres de la litté-

rature mondiale avant qu'elles ne soient brûlées. On pense aussi, dans une moindre mesure, à Houellebecq qui, dans «Soumission» (2015), imagine qu'en 2022, en France, un parti islamique prenne le pouvoir.

On n'oublie pas non plus Orwell dont le roman «1984» (1949) est déjà dépassé par la surveillance mondiale des individus grâce aux algorithmes. Big Brother est partout, contrôle nos vies et influence nos pensées sans que nous le sachions. Comment nos esprits formatés vont-ils réagir devant les déferlantes qui menacent l'humanité ? Alors, cette œuvre n'est-elle qu'un roman dystopique (2), qu'une fable politico-philosophique, qu'un roman d'anticipation ou que de simples élucubrations d'un esprit inquiet développant des réflexions anxiogènes chez le lecteur ? A ce dernier d'en juger (car elle est tout cela à la fois) et de faire comme Ati : résister et espérer trouver «la vraie vie», au-delà de la Frontière, en n'abdiquant jamais. Belle leçon d'humanisme !

Françoise VIDAL

(1) *Allusion directe au roman éponyme d'Orwell.*

(2) *Roman dystopique : Fiction se déroulant dans une société imaginaire gangrenée par ses dysfonctionnements. Organisée de telle façon qu'elle empêche ses membres d'atteindre le bonheur. Une dystopie peut également être considérée, entre autres, comme une utopie qui vit au cauchemar et conduit donc à une contre-utopie.*

Ce livre a obtenu le GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADEMIE FRANCAISE 2015 et a été classé au PALMARES DU MEILLEUR LIVRE DE L'ANNEE, du Magazine LIRE 2015.

«2084-LA FIN DU MONDE» de BOUALEM SANSAL : Editions Gallimard. 274 pages. 19,50 €